

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Arthur VANNAY

Episode épique de la guerre
d'Araucanie

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1958, tome 56, p. 334-336

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

EPISEDE EPIQUE DE LA GUERRE D'ARAUCANIE

TRADUCTION DU PERE ARTHUR VANNAY

Dans une vaste prairie bordée par une forêt vierge qui marquait la frontière entre les deux races en guerre, un bataillon chilien, les faisceaux formés, prenait un moment de repos entre deux exercices ; officiers et soldats, étendus dans l'herbe, fumaient ou conversaient. Le bois était à un kilomètre de distance, ils pouvaient donc être tranquilles. Tout à coup, à la lisière, on aperçoit un Indien à cheval, et tous de se lever et d'observer. D'autres cavaliers suivaient le premier : plus de doute, un escadron de cavalerie indigène était caché dans le bois et se préparait à l'attaque. En un instant, au signal du clairon, le bataillon se trouva reformé, l'arme au pied. Les Indiens se montraient un instant, puis disparaissaient sous bois. Combien étaient-ils donc qui allaient se précipiter à l'attaque ? Cependant, il n'y avait pas lieu à préoccupation excessive, puisqu'on n'en était plus au temps des arquebuses ou des fusils à briquet qui se chargeaient en quatorze temps. Les soldats, maintenant, étaient armés du fusil Minié, à charge rapide et de plus longue portée, avec tir assuré à environ 400 mètres, ce qui avait rendu les Indiens beaucoup moins hardis pour attaquer en rase campagne. Mais, avec des adversaires de cette taille, il fallait toujours être sur ses gardes...

« En voilà un qui vient à nous ! » s'écria soudain l'adjudant. Tous les regards se fixèrent sur un cavalier sorti de la forêt et qui s'avançait seul, d'un galop tranquille, tout droit vers le bataillon. Que venait-il donc faire ? Il ne portait ni enseigne de parlementaire, ni rameau de cannellier ; pas d'armes non plus ; sans lance, sans casse-tête, que voulait-il donc ?

Le commandant fit prendre à ses hommes la posture réglementaire comme pour une revue, et vint lui-même se poster devant le bataillon au point ou semblait se diriger l'Araucan, et tous attendirent.

L'Indien s'approchait toujours : à cinquante pas, il s'arrêta. Immobile, il promena son regard d'un bout à l'autre des rangs chiliens. Comme les guerriers, il portait les cheveux coupés à la hauteur des oreilles et relevés sur le front par un

ruban orné d'une plume rouge de « loica »; comme les guerriers, il était nu jusqu'à la ceinture, faisant reluire sa peau couleur de brique et ses formes athlétiques. Le voyant se présenter sans armes, même sans étriers, aux six cents fusils du bataillon, le commandant remit la troupe à la position de repos. L'arrêt de l'Indien n'avait duré qu'un instant. Bientôt, il fit un quart de tour et se dirigea, parallèlement au bataillon, vers une extrémité des lignes. Il y fit à plusieurs reprises pirouetter son cheval, s'approcha davantage des rangs, et revint, cette fois au trot et à trente pas. — « Superbe cheval ! s'exclama le commandant, il vient le faire admirer. » — « Il vient plutôt le vendre, achetez-le-lui », conseilla l'adjutant. Le cheval en valait la peine : sans tache, l'allure aisée, l'œil étincelant, l'oreille petite et vive, jeune, vigoureux, docile, de crinière touffue ; ses formes étaient parfaites. Une sangle et des rênes aux couleurs brillantes faisaient tout son harnachement. — « Magnifique animal, répétait le commandant, je le réserve pour le Général. »

Arrivé à l'autre extrémité des lignes, l'Indien y renouvela ses prouesses d'habile cavalier, et reparti au galop pour recommencer encore, au même point qu'auparavant, le même manège. Pour la seconde fois, mais au grand galop, il revint, donnant de nouvelles preuves de sa merveilleuse agilité : il sautait à bas du cheval, y remontait, s'y étendait de tout son long, se jetait de côté, de sorte que tantôt son corps entier était visible, tantôt seulement un pied et une main. Mais, en arrivant face au centre, il reprit la position normale du cavalier ; droit et ferme, la poitrine bombée, la tête levée, l'Indien passa, regardant le bataillon, et ses lèvres s'épanouirent en un sourire de triomphe. Le commandant, lui, n'avait d'yeux que pour le fougueux coursier qui tirait sur la bride, crinière au vent. — « Superbe, je le garde ; au retour, faites-le arrêter », dit-il. Et le chef continuait à contempler le gracieux animal dans sa course de plus en plus rapide.

De nouveau, l'Indien était arrivé à la tête du bataillon. Tout à coup, prompt comme l'éclair, il bondit au milieu des musiciens, les bouscule et, d'une main de fer, saisit entre les épaules un grand gaillard et l'enlève. Un cri d'épouvante retentit, les plus proches se précipitent pour délivrer leur compagnon : ils n'en ont pas le temps. Le premier moment de stupeur avait suffi à l'Araucan pour jeter le jeune soldat en croupe et s'éloigner par le flanc du bataillon. Tendus sur le

cou du cheval, il regardait par-dessous son bras ceux qui essayaient de le poursuivre. Ceux-ci, officiers et soldats mêlés dans un tumulte indescriptible, le serraient de près, mais personne ne put le dépasser, bien que la course du cheval fût encore modérée et gênée. Que faire ? Il ne restait plus qu'à essayer d'atteindre l'Indien à coups de fusil, mais il fallait au préalable écarter le groupe de ceux qui s'acharnaient à sa poursuite ; on n'y parvint qu'à force de cris et quand ils étaient déjà à deux cents mètres. Le champ de tir resta libre enfin, mais le cavalier était sur ses gardes. Il se tendit complètement sur le cou du cheval, allongea sa proie en arrière de manière à couvrir la croupe et lâcha les rênes. L'animal partit comme une flèche.

Pour épargner le malheureux prisonnier qui se débattait désespérément sans pouvoir se dégager de la main qui le serrait comme un étau, on tira d'abord, mais inutilement, dans les jambes du cheval qui dévorait l'espace, puis à tout hasard... Mais l'Araucan ne s'en fuit pas moins avec sa proie. Un peloton de cavaliers ennemis sortit du bois, et vint, ventre à terre, à la rencontre du héros qu'il entoura et accompagna en triomphe, tandis qu'une formidable clameur d'enthousiasme faisait retentir la forêt.

Et pendant ce temps, officiers et soldats restaient cloués sur place, bouche bée, et les traits figés par l'épouvante. Le commandant, sabre en main, se promenait, exaspéré. « Avez-vous vu, rageait-il, avez-vous vu ce coquin d'Indien ? Ah ! le bandit ! » Et les officiers faisaient automatiquement écho à leur chef, se demandant les uns aux autres si on avait jamais vu Indien si audacieux...

Le reste de la scène a un cachet bien militaire. Le commandant s'arrêta tout à coup et demanda vivement à son adjudant : « L'Indien m'a-t-il salué en arrivant ? — Il n'a salué personne », répondit l'adjudant avec un geste désespéré. — « Je vous y prends ! Pourquoi disiez-vous, alors, qu'il venait me vendre le cheval ? — Je n'ai rien assuré... » L'adjudant s'arrêta court sous le terrible regard dont le commandant le toisa du haut en bas...

Ce trait d'audace paraîtrait presque incroyable s'il n'avait été conté au narrateur, vers 1850, par un témoin oculaire qui n'est autre que le commandant lui-même, devenu plus tard général.